

LE 29 NOVEMBRE 2001

FEMMES DE LANNION ET DU TREGOR

PAR DR EDMOND REBILLE

Prenant prétexte qu'en 1991 j'avais publié dans l'hebdomadaire Le Trégor un article relatif aux Femmes de Lannion dont, à la suite de Charles Le Goffic je faisais, comme il se doit, l'éloge. Madame la Présidente de l'ARSSAT m'a demandé de bien vouloir réactualiser mon propos. J'ai évidemment accepté. Qui oserait dire non à une aussi persuasive Cicérone ?

Ayant toutefois posé la question : « Pourrai-je également évoquer les femmes de la Côte de Granit Rose, voire de tout le Trégor ? », je m'entendis répondre : -Etendez vous surtout sur les femmes de Lannion... « Je promis de faire de mon mieux ».

Dans quelle guêpière, pardon, dans quel guêpier ne m'étais-je pas fourré ? La première pensée qui me vint, à ma grande honte, fut que durant la dernière décennie je m'étais peu soucié des Femmes de Lannion. En dehors des dames de l'ARSSAT, de l'Université du Temps Libre, des Infirmières des établissements de soins, à l'occasion de séjours heureusement très brefs, de la dame qui contrôle mes déclarations d'impôts, des dames de la Bibliothèque, de celles de la Sécurité Sociale et de quelques prestataires d'indispensables services : assurances, commerces, j'avais le sentiment que je ne connaissais pas beaucoup de dames lannionnaises ou périphériques. Or en réfléchissant bien j'en ai trouvé des dizaines.

Il est donc grand temps que je célèbre leurs mérites. Je n'irai pas jusqu'à dédier un sonnet aux dames du Centre des Impôts, car on me soupçonnerait de motivations inavouables, telles que l'espoir d'obtenir un dégrèvement. (terme qui me rappelle ma jeunesse. Il faut dire que mon père était percepteur et qu'à force de l'entendre parler de sa profession mon jeune frère ne cessait de se plaindre d'être « complètement dégrévé ». Par ailleurs la dame qui m'a reçu à deux ou trois reprises s'est montrée fort aimable, alors, je ne dis pas, peut-être lui déclarerai-je un jour, en vers, le fond de mes pensées fiscales).

Quand je pénètre en cette accorte cité de Lannion, j'avoue que ma première préoccupation, hélas, ne va pas aux dames, mais aux parkings. J'en connais de toutes tailles, de toutes silhouettes, des maigrichons, des boudinés, des anguleux, des tordus, des bosselés. On pourrait longuement gloser sur la mentalité des parkings. Je ne veux pas employer de termes humiliants, mais il est évident que dans toutes ces petites villes, certains de ces parkings, au vu et au su des autorités, avec même leur complicité, pratiquent le racolage. J'en prends pour cinq ou six francs, une heure. Je m'éloigne. Que font ma voiture et le parking pendant ce laps de temps ? Je ne veux pas le savoir.

Quand mon épouse m'accompagne, je me mets en quête d'un parking réservé, car elle s'est vu attribuer pour arthrose le macaron GIC. A Lannion comme ailleurs, la plupart du temps, ces emplacements sont occupés par des non ayant-droit. La dernière fois le chauffeur, demeuré à son poste, était justement une dame, lannionnaise à en juger par son esthétique. Je vais pouvoir commencer mon enquête, me suis-je dit. Je l'allai voir ; elle abaissa sa vitre ; je lui exposai, aimablement, son erreur. Alors que je m'attendais à me faire envoyer sur les roses de la courette de la mairie, la dame convint de notre bon droit. Elle m'annonça qu'elle évacuerait le site dès que son mari réapparaîtrait. Elle s'était exprimé si courtoisement que je ne pus qu'acquiescer et remonter dans ma voiture où, sans mot dire, je rongai mon frein durant un bon quart d'heure. Je ne sais si les personnes ici présentes se sont entraînées à cet exercice, mais ronger son frein quand on est assis sur le siège du conducteur est une opération compliquée et d'ailleurs sans intérêt car ces freins n'ont aucun goût. En outre on risque de les abîmer.

Etant parvenu à me garer je crus devoir prévenir mon épouse : - Ne t'étonne pas si aujourd'hui je ne m'attarde pas comme d'habitude à lécher les vitrines des libraires, des artistes peintres et des traiteurs, je vais exclusivement regarder les femmes. Subrepticement certes mais attentivement.

- Tu n'as pas peur d'être pris pour un voyeur et signalé à la maréchaussée ?

- Rassure toi, je serai discret. Je ne darderai sur ces dames que des regards obliques. La prochaine fois j'apporterai un micro et un magnétophone pour les aborder sans les choquer. Je leur raconterai que je me livre à une enquête sociologique.

L'écueil de ces entretiens impromptus est que nombre de femmes sont atteintes de logorrhée. J'en ai souffert quand j'étais médecin à Callac, à la limite du Trégor et de la Haute Cornouaille. Mes patientes étaient souvent très bavardes. Quand j'avais fini de les examiner et que je désirais me concentrer sur leur fiche et l'ordonnance, il arrivait que je sois obligé de leur dire : - Madame, permettez-moi de vous proposer de signer une trêve de trois minutes, un pacte de non-agression. Ce n'est pas beaucoup, trois minutes de silence !

- Oh oui, Docteur. Je sais que je suis trop bavarde. Chez moi on me le dit !

- Ah ! votre famille l'a remarqué ?

J'obtenais ainsi un silence, peut-être pas de trois minutes, mais d'une minute trente et évitais donc toute erreur de prescription.

En ce premier jour d'enquête je tins à d'abord vérifier si les dires de Charles Le Goffic sont toujours valables. Le grand écrivain lannionnais avait en effet écrit en 1902: « Lannion fut célèbre de tout temps par la grâce éveillée de ses femmes. Celles de Buzulzo surtout, le principal faubourg ouvert de la ville, ont un type de beauté qui n'appartient qu'à elles. N'y cherchez point le savoureux modelé, les lignes opulentes, les chairs incarnadines et lustrées, durable honneur de la Vénus cornouaillaise. Cette sorte de beauté massive, plus flamande que bretonne, leur est aussi étrangère que la beauté spiritualiste, émaciée, presque claustrale des Vierges du Haut-Léon... Ces filles de Buzulzo dégagent un charme extrême qui captive immédiatement les cœurs... Il faut observer longtemps ces sirènes pour connaître que leur sortilège est d'une nature à part, qui n'est pas fait seulement de leur sourire et de la caresse de leurs yeux, mais quelque chose de plus troublant encore et, si je puis dire, du pollen de fine et discrète sensualité qui flotte, imperceptiblement autour d'elles »...

Comme c'était bien dit ! En ce début d'après-midi de décembre, alors que le soleil venait tout juste d'apparaître, je décidai de me rendre incontinent dans ce quartier si vanté de Buzulzo. Effectivement, de loin, je vis flotter au-dessus de la rue une nappe vaporeuse de laquelle je crus tout de suite reconnaître le pollen de femmes allant et venant. Hélas je m'étais trompé. M'approchant je compris que l'impalpable nuée était en fait la poussière soulevée par une perforatrice. J'estime que les Lannionnais devraient protester contre ce genre de pollution qui les empêche de percevoir l'enthousiasmant phénomène décrit par Le Goffic.

Le seul reproche que je me permettrai de faire à ce grand auteur est qu'il n'a pas illustré son propos de photographies ou, mieux encore, de portraits peints. Faute de documents authentiques j'imagine ces femmes de Buzulzo et autres édens sous les traits des héroïnes des peintres préraphaélites anglais : Dante Rossetti, Edward Burne-Jones, qui vers 1880 ne peignaient que des femmes longilignes, étirées, flexibles, dotées d'une chevelure fluviale et bouclée, et surtout d'un envoûtant regard rêveur et mélancolique. Est-ce vraiment le portrait des Lannionnaises d'il y a 120 ans ?

Bien d'autres lectures confirment cette flatteuse réputation qu'ont acquise au cours des siècles les femmes de Lannion et du Trégor. Il m'a paru nécessaire de d'abord réfléchir à l'origine que ce cadeau que le ciel ou les Dieux ont fait à la contrée. Et voici le bilan, résumé, de mes découvertes.

La première belle femme du terroir est indiscutablement Morgane, fée et reine, demi-sœur du roi Arthur. Elle régnait sur toute la côte, depuis son palais de Kerduel et de l'île d'Aval en Pleumeur-Bodou. A Landrellec elle faisait son lit dans les algues vertes, alors moins malodorantes que de nos jours. Elle attendait là l'arrivée d'un prince charmant quelle aiderait à promouvoir un grand mouvement panceltique qui révolutionnerait le monde. Bientôt débarqua sur le Sillon de Talbert le roi Arthur qu'elle aida à accoster en consolidant la digue naturelle à l'aide de galets blancs, d'écailles de poissons et d'os de naufragés. Arthur tomba immédiatement amoureux de sa demi-sœur, sirène, fée, reine. Je ne crois pas qu'on puisse citer Morgane, fondatrice de la lignée des jolies femmes du Trégor, comme un modèle de mère de famille et de maîtresse de maison. Elle mit au monde en effet dix-sept filles qui couchèrent avec dix-sept chevaliers de la Table Ronde, aujourd'hui enterrés avec leurs chevaux sous l'église de l'Île Grande...

Sur le plan politique Morgane n'obtint pas d'avancée significative de la cause pan celtique, mais elle a à ce point séduit les Lannionnais qu'au moins trois auteurs natifs de la ville ou y ayant des attaches ont donné son nom à une œuvre.

En 1866 Villiers de l'Île Adam, natif de Saint-Brieuc, mais hôte fréquent de sa tante lannionnaise Madame de Kerinou, a publié Morgane, drame en cinq actes et en prose qui se déroule dans les années 1790-1800 et met en scène vingt et un personnage principal, plus des officiers, pages, seigneurs, dames, religieuses, geôliers, bourreaux, soldats, moines, tous italiens. L'action se déroule en Calabre, à Naples, à Salerne. Le personnage principal est la duchesse Morgane de Poleastro. A son amant Sergius elle déclare : « J'aime ces

transes terribles que tu ressens à cause de moi... Que périsse tout, excepté notre amour... On reconnaît bien là la femme trégorroise ».

En 1897 Charles Le Goffic, associé au poète Gabriel Vicaire, fit jouer au théâtre de Morlaix une pièce intitulée *Mary-Morgane*, en un acte et en vers.

Vers 1914 Camille Le Mercier d'Erm, barde Kammermor, qui résidait alors à Ploumilliau composa une *Morgane des Nuits* :

« Dahut morte revit dans la jeune sirène
Morgane, ombre mouvante et blonde qui s'ennuie
Et chante pour ceux-là que son appel entraîne
Vers l'éternel mirage entrevu dans la nuit.
Chante à jamais pour tes amants, sirène blonde
Dans la nuit claire, au clair de lune, au fil de l'onde. »

En 1924 Charles Le Goffic livre une *Morgane et la Sirène* dont il tira aussi un film. Pour lui l'apparition de Morgane, fée de l'orage et du vent est présage de mort. Le ciel les reproduit. Une nouvelle Morgane échoue sur la côte tous les sept ans le dimanche de Pâques au moment de l'élévation.

En 1928 Jean des Cognets, poète estival de Saint Michel en Grèves, évoque-lui aussi des Sirènes mais sans leur donner le nom de Morgane :

La nef à leurs seins nus se berce et se caresse
Elles l'enlèvent et la tirent de leurs tresses
Et le vent embaumé qui s'envole et soupire
Dans les cordages de la lyre
Porte l'écho du chœur divin jusqu'à la rive.

J'éprouve quelque gêne à déclarer que je trouve ces vers un peu boiteux. Certains chercheurs ont prétendu que Morgane boitait. Plus sirène que fée, ce qui n'enlève rien aux grâces de son visage et de son maintien, Morgane était sans doute handicapée par sa queue bifide. Elle est néanmoins l'ancêtre de toutes les jolies femmes de la contrée.

Dans une autre évocation (*Fugitives*), Jean des Cognets donne un nouveau patronage à la côte bretonne et à ses femmes incomparables : celui d'une déesse grecque *Roc' glaz*, Roche flauque, c'est-à-dire roche de couleur bleue et verte, couleur mystérieuse des yeux d'Athéna qu'elle emprunta sans doute aux flots de la mer : « Le vent de printemps s'éprend d'amour pour cette vierge mystérieuse dont la chevelure se déploie sur le sommet du rocher et il accourt, caressant et impétueux. Elle lui résiste, se ploie, s'élance vers le ciel, rampe sur les mousses, se précipite au-dessus de l'abîme. Ainsi tous deux — le vent, la déesse — entre le ciel et la mer dansent l'éternelle figure du désir et de la fuite. Enfin elle obtient des dieux, pour lui échapper, de se changer en cendres qu'il disperse en gémissant. »

On le voit, et on ne peut que le déplorer : les femmes mythiques étaient souvent cruelles.

Pour sa part, Pierre Guéguen, poète de Perros-Guirec et Loguivy-Plougras, 1889-1965, assimile la femme du Trégor à la mer :

« Odeur des herbiers de la mer,
Odeur d'Eve aux heures impures,
Où la Vierge même est souillure
Sous les mascarets d'un sang vert !
Si je me perds par vos prés vides
Je crois humer une Atlantide
Dont le jusant a relevé
Les pesantes jupes marines
Et qui de son corps naufragé
Garde encore la fleur féminine. »

Ayant défini les origines mythiques, voire mythologiques, de la beauté des femmes de Lannion et du Trégor, à la fois Morgane, sirènes, Athéna, onde marine, nous envisagerons l'histoire concrète de la contrée.

La Bretagne, nul ne l'ignore, s'est progressivement développée en sept évêchés. Ainsi se sont définis les caractères ethnologiques, sociologiques, psychologiques de chacune des communautés. Nous ne désirons certes pas démoraliser nos voisins du Goëlo, de la Haute Cornouaille et surtout du Léon, mais il est incontestable que le Trégor a acquis au fil des siècles la plus flatteuse réputation. Il est dit que si le Cornouaillais arbore une face riante ; le Léonard un visage mélancolique ; le montagnard de l'Arrée une mine grave, austère et recueillie ; le Morbihannais, qui habite le cimetière du monde, un faciès désolé : le Trégorrois quant à lui ne se départit jamais de son sourire fin et narquois. Les Trégorrois sont courageux, moralement et physiquement, actifs en affaires, curieux de tout, fidèles à leurs traditions et à leurs mœurs, inspirés et gais : ils aiment rire. Ils peuvent être en même temps graves et charmants.

L'érudit perrosien Léon Dubreuil a écrit que le Trégor se distingue de la Cornouaille illustrée par Frédéric Le Guyader par une pratique plus constante de l'ironie et de la gouaille bon enfant et par un surplus d'imagination. Ainsi Renan affirmait que Narcisse Quillien, natif de la Roche Derrien était le seul homme moderne capable de créer des mythes.

Dès le 15^e siècle les trégorrois savaient parler aux dames surtout quand ils étaient mis en position de leur adresser une invocation :

- Le seigneur des Aubrays, vers 1455, eut à combattre un géant maure au service du roi. Il implora Sainte Anne, fit le signe de croix et, dit la chronique quelque peu raciste, fit alors voler la tête du noir qui rebondit sur le sol :

« Dame Sainte Anne, ma chère mère
Que vous faites de merveilles à mon intention
Je vous bâtirai une maison de prière
Au passage entre le Léguer et le Guindy ».

Ce fut la chapelle Sainte Anne de Lannion. Des Aubrays fut bientôt décapité par les Français, mais un ermite lui recolla derechef le chef.

En 1783 naquit à Lannion Magdeleine Féger, future Madame Renan, et mère d'Ernest. "Ma mère était tout à fait de ce vieux monde par ses sentiments et ses souvenirs. Elle parlait admirablement le breton, connaissait tous les proverbes des marins et une foule de choses que personne au monde ne sait plus aujourd'hui. Tout était peuple en elle et son esprit naturel donnait une vie surprenante aux longues histoires qu'elle racontait et qu'elle était presque seule à savoir. Comme il arrive d'ordinaire aux vieillards, c'étaient des souvenirs d'enfance qui lui revenaient le plus souvent à l'esprit. Elle revoyait Tréguier, Lannion, tels qu'ils furent avant la Révolution ; elle passait en revue toutes les maisons, désignant chacune par le nom de son propriétaire d'alors."

Issue de la bourgeoisie lannionnaise Magdeleine Féger avait épousé le capitaine au long cours Philibert Renan. Ils eurent trois enfants : Alain, 1809 ; Henriette, 1811 ; Ernest, 1823. elle tint une épicerie à Tréguier mais revint deux ans à Lannion quand son mari se noya. Puis elle retourna tenir son épicerie à Tréguier.

En 1835 le morlaisien Emile Souvestre, (1806-1854), assista à une représentation des quatre fils Aymon à Lannion : « Je m'étais arrêté à Lannion pour voir son grand pardon annuel. Un pardon est toujours chose curieuse en Bretagne, mais surtout à Lannion, cette Venise de cinq mille âmes, où l'on danse les plus beaux passe-pieds du pays de Tréguier, où les jeunes filles sont si tendres qu'un poète a osé dire "que les vierges y sont plus rares qu'étoiles en plein jour et roses en hiver..." Le lendemain on célébrait une fête patriotique à Lannion. Il y avait danse au biniou sous l'arbre de la Liberté et l'on devait y voir les dames de la ville dans le costume de l'époque, avec le petit bonnet à cocarde tricolore, la guillotine d'ivoire suspendue en breloque à un collier de velours, les bas de laine bleue et les sabots blancs. Le texte fut déclamé par Jacques Rivoal, des environs de Loudéac. »

Tout aussi séduit par les dames le collecteur Jean-Marie de Penguern (1807-1855), né à Paris mais avocat puis Président du Tribunal de Lannion pendant de longues années, rapporta l'histoire de l'Orpheline de Lannion : Perrinaïk Lahuon. On retrouve cette gwerz dans le Barzaz Breizh d'Hersart de la Villemarqué : - Perrinaïk, pauvre orpheline servait à l'hôtellerie du Pélican à Lannion. Des maltôtiers — percepteurs des contributions qui ressemblent aux mouches aveugles suçant le sang des bêtes — la flattèrent pour la séduire. — Je ne suis point de ces filles que l'on voit par les rues des villes, à qui on donne douze blancs et dix-huit deniers J'ai pour frère un prêtre de la ville de Lannion... Hélas deux des maltôtiers tuèrent ce frère. On les condamna à être pendus. L'un sifflait en se rendant au lieu du supplice et demanda un biniou pour faire danser la foule. L'autre pleurait ; il se cramponna si fort à la potence que le bourreau dut lui couper le pied d'un coup

de hache. Longtemps une petite lumière brilla près de la croix de Saint Joseph, jusqu'au jour, celui de la mort normale du criminel, où elle s'envola au ciel, vêtue d'une robe lumineuse.

Percepteur à Guerlesquin le barde breton Prosper Roux (1811-1873), fut un grand tresseur de cotillons. Des nonagénaires locaux de sa génération déclarèrent toutefois ne pas lui avoir connu plus de trois bonnes amies à la fois, outre sa femme légitime. Il publie en 1866 la Bombarde de Cornouaille.

Ernest Renan (1823-1892), natif de Tréguier, écrit que la femme trône dans le cœur du Celte, comme une souveraine mystique. Il l'appelle sa douce. Pour aller la saluer il use jusqu'à trois paires de sabots, sans être plus avancé qu'au premier jour, sans même se préoccuper un instant de savoir s'il est aimé de celle qu'il aime.

Nous avouons à notre grande honte que lorsque nous préparons une étude à prétentions quasi-exhaustives sur l'Art, la Littérature, la Socio-ethnologie, nous sommes sans doute plus attirés par les charmes des Muses que nous rencontrons que par la vertu des dames patronnesses qui les ont couvées. Ainsi ressentons nous une vive nostalgie quand nous lisons les quelques lignes qui furent consacrées par plusieurs poètes à Julie Le Nepvou de Carfort, née en 1835, cousine du futur poète Villiers de l'Isle Adam. En 1858 elle se maria à Lannion avec Paul Pollard, fils d'un notable commerçant. L'année précédant son mariage elle avait séjourné à Lorient près d'une tante chez qui elle fit la connaissance du poète local Emile Briault, ami intime d'un autre poète Auguste Brizeux, à qui il fut donné de rencontrer la jeune lannionnaise, dont il est dit qu'elle était instruite, délicate, gracieuse ; qu'elle chantait agréablement. Ces qualités séduisirent Brizeux et Briault. Julie invita les deux poètes à rendre visite à ses parents à Lannion. Briault vint seul, car Brizeux mourut le 3 mai suivant à Montpellier. Briault confia à Julie que le 4 mai dans son lit il entendit une voix qui lui cria : Briault, Briault ! en même temps qu'une croix lumineuse apparaissait dans sa chambre. C'était Brizeux qui l'avertissait de sa mort. Il est fort probable que Villiers de l'Isle Adam trouva dans cette histoire, contée par Julie, l'inspiration de son conte l'Intersigne (cette histoire a été rapportée par Joseph Bollery en 1961).

En 1864 le plus grand poète anglais de l'époque Lord Alfred Tennyson (1809-1892), spécialiste des légendes arthuriennes, séjourna à Lannion, à la recherche de sites et monuments qui confirmeraient ses thèses. Il venait de Quimper et Morlaix. Il descendit à l'Hôtel de l'Europe, plus tard transformé en siège de la Société Générale. Monarchiste et croyant il rencontra Renan, champion de la Libre Pensée bien qu'ami du Prince Napoléon. Les deux hommes s'entendirent fort bien. Tennyson ne trouva pas les preuves du séjour du roi Arthur en Trégor mais la vision des sites affirmés légendaires le combla d'aise. La patronne de l'Hôtel, très fière de l'héberger avec sa femme et son fils, raconta partout que Tennyson était le "poète de notre grand roi Arthur". Renan confirme qu'elle refusa absolument de lui faire payer quoi que ce soit... Il y a un mois, alors que j'étais venu faire des recherches à la Bibliothèque, je déjeunai dans un petit restaurant très correct. Au moment où je tendais mon chèque à la patronne je lui dis : - Vous habitez un beau pays. On assure que le roi Arthur est venu à Lannion. — Dernièrement ? dit-elle. Je n'ai pas su... Et elle empocha mon chèque.

François Luzel (1821-1895), natif de Vieux-Marché, collecteur de chants, bibliothécaire à Quimper, propriétaire d'une maison à Lannion, située quelques gwerziou dans les environs de Lannion, mais non sur la côte ce qui, il y a quelques années déplut à Jacques Roignant. Luzel, selon lui, avait jeté un regard par trop condescendant sur Serve], Trébeurden, Pleumeur, etc. qu'il avait visité sans rien recueillir, à l'en croire, pas même une ballade ancienne. "Ce qui me suggère, ajouta Luzel, cette remarque que les populations maritimes accordent peu de place dans leur existence aux douceurs idéales de l'imagination et de la poésie"... Je me garderai de prendre parti.

Parmi les innombrables soniou et gwerziou que les collecteurs retranscrivent dans les années 1850 plusieurs expliquent comment les femmes de Lannion et du Trégor échappèrent aux désirs lubriques que certains nobles de la contrée manifestaient à leur endroit.

Effectivement Luzel cite surtout des femmes du Trégor rural. Ainsi l'Héritière de Keroulas, en Finistère, déclare-t-elle :

Il n'y a pas d'héritière dans la contrée
 Qui soit plus riche que moi,
 Si ce n'est l'Héritière de Rosanbo.
 Si elle fait un pas devant moi
 Elle n'en fera pas deux.
 Les nobles du cru assurément se conduisaient mal :
 Le vieux Kercabin et Rosanbo
 Sont bons camarades tous deux.

Sont tous deux bons camarades
Pour le vin et pour les filles.

Luzel évoque ailleurs « la petite jeune fille de Lannion » :
Dedans la ville de Lannion, il y a une jeune fille
Qui a trois amoureux, elle ne sait lequel prendre
Le premier est un carrier, le second un couvreur,
Le troisième est cordonnier, c'est lui qui l'emporte"
... etc. (Soniou Breizh Izel)

« Une jeune paysanne de Lanvellec se montra prudente, ainsi qu'elle le fit
savoir à une amie : »

Dimanche à Lanvellec comme le pardon était beau !
Comme le jour était beau et mon cœur joyeux !

Oui je dansai six rondes et n'étais nullement fatiguée. Car j'étais toujours
avec mon doux ami Yvon.

Ma sœur, moi j'en ai un qui n'est pas beau
Et je puis dire que ce n'est pas celui que je désirais
A présent je suis heureuse avec Jean qui est sage, mais pauvre,
La beauté passe ; la sagesse est au-dessus de l'or.
Certaines jeunes femmes étaient hélas frivoles :
Dans le bois de Guernaham est un hêtre
Qui a plus de 300 ans, oh oui, sans mentir,
Le dimanche vers le soir sous le vieil arbre
Que de fois, Yvonaïc, nous sommes restés jusqu'à la nuit !
Sur la branche au-dessus de notre tête chantait le rossignol,
Chantait le rossignol ; si doucement, si gentiment,
Et il disait dans sa chanson (à présent je le sais bien)
De se défier des filles jolies qui causent peine de cœur.

Alors j'ai été frappé d'une crise de maladie qui m'a retenu trois mois sur
mon lit.

Au soleil de printemps je me rendis au bois
Et le rossignol chantait toujours, mélodieux et gai.
Sous l'arbre était encore Yvonaïc
Mais hélas ! près d'elle était mon ami Gabriel.
O Dieu ! Quelle douleur et quel crève-cœur !
Je voudrais être mort ; là sur le champ !
La semaine où se maria ma douce Yvonaïc
J'ai quitté mon pays, le cœur bien malade.

(L'hermine 1893, P176)

Les femmes à l'époque étaient peu considérées par la gent masculine. Écoutons Luzel :

« Après le repas fait on a dit les prières ;
Sans oublier les morts couchés aux cimetières.
Allons ! qu'on jette encore quelques bûches au feu !
Que l'on ferme le cercle !
Femmes ! à vos rouets ! Vos sonnes amoureux,
Il faut les apprêter et vos gwerz belliqueux. »

La gwerz de Iannick Coquart, de Ploumilliau, met toutefois en scène une jeune fille peu sérieuse :

« Iannick Coquart, de Ploumilliau, est le plus beau fils
De paysan qui soit dans le pays.
C'est la fleur des jeunes gens,

Le petit cœur des demoiselles.
 Quand Ervoanick Coquart allait à la lieue de grève
 Les jolies filles accouraient sur le seuil de leurs maisons
 En se disant l'une à l'autre :
 C'est Ervoanick Coquart qui passe...
 Il annonça à sa famille :
 - J'épouserai Marie Tili ;
 On donne avec elle une dot considérable
 On lui donne sept métairies
 Et plein un boisseau d'argent.
 Mais le père de Iannick alors s'écria :
 - Mon fils vous allez épouser une lépreuse
 Il rencontra bientôt sa lépreuse :
 Iannick Coquart, mon bien aimé,
 Permettez-moi de vous accompagner
 Pour demander à Dieu la grâce
 De coucher tous les deux dans le même lit
 Et manger dans la même écuelle... »

En fait l'odieuse Marie Tili avait déjà aimé dix-huit clercs et leur avait donné, à tous, la lèpre.

En 1896 le poète Henri Bataille (1872-1922), lyrique et symboliste, tira de cette gwerz une tragédie légendaire, populaire et naïve, qu'il intitula La Lépreuse. A son tour séduit le compositeur Sylvio Lazzari (1858-1944), composa en 1912 un drame lyrique intitulé de même, qui fut créé à l'Opéra-Comique le 7 février 1912. bien qu'il ne soit pas constamment maintenu à l'affiche du fait de la complexité de la mise en scène, a-t-on dit, ce n'en est pas moins un chef d'œuvre, une tragédie d'amour et de douleur où l'amour s'élève au-dessus de la fatalité qu'il ne peut vaincre. Un drame déchirant dont le principal personnage se nomme Ervoanick, sa mie lépreuse Aliette.

Sans doute serait-il opportun de demander à un orchestre de talent, tel que l'Orchestre de Bretagne, de mettre à son programme quelques extraits de cette œuvre d'inspiration trégorroise...

D'autres chansons anciennes ont été rapportées par Maodez Glandour (abbé Le Floc'h) et J.P. Foucher dans le brasier des ancêtres. Ainsi les chants de sentiment ou Soniou amourusted.

Telle la chanson du Capitaine, du Pays de Vannes :

"Si je me trouvais où je souhaite
 C'est à Lannion que je serais !
 A Lannion vit une héritière
 Une fille reine en mon cœur.
 La demanderai en mariage
 A son père et à sa famille."
 Sont aussi rapportés les faits et gestes de la famille Gludic :
 Chez Gludic à Saint Quay Perros couchent quatre dans le même lit :
 Sa fille Gludic, les deux servantes et Galibod, dit-on quand il vient
 Les trois filles laissent la porte ouverte.
 Cette nuit-là le vieux Gludic dit à sa femme :
 Un grand tapage j'ai entendu.
 Vite du feu et la chandelle. Je vais moi-même aller y voir.
 Les filles, Galibod est là !
 La fille aînée dit : Galibod ne sera pas pendu,
 Mieux vaut Galibod en chemise
 Que Gludic écorcheur de chevaux et castreurs de truies !

En 1884 selon Louis de Kerjean (pseudonyme collectif) le congrès de l'Association bretonne se tint à Lannion. Les participants furent reçus à la Mairie, où un lunch fut servi dans le grand salon par le maire M. Le Taillandier, qui adresse "des paroles gracieuses", auxquelles M. Hersart de la Villemarqué répondit « avec son cœur, et c'est tout dire ». C'était fini...

Les Lannionnaises pouvaient danser tout à leur aise ! On n'est admis à ces danses qu'en toilette, c'est à dire en grande coiffe pour les femmes et en chapeau (pas de casquette) pour les hommes. Ce sont des danses populaires, mais ce ne sont ni des danses négligées, ni des danses trop mêlées.

Guy Ropartz, futur grand compositeur, né à Guingamp, donc en Trégor, en 1864, mort à Lanloup en 1955, fut d'abord poète. Il publia en 1888 Adagiette, où l'on rencontre ce vers :

« la femme, éternel mal, duperie éternelle... »

La poésie de Guy Ropartz, 24 ans, se révéla quinze ans avant les émois de Le Goffic, tout aussi sensuelle. Visiblement les femmes trégorroises l'inspiraient. Ainsi dans Au bal :

"Hier dans le plein jour des lustres, ton beau corps
Où mon ardent désir a gravé son empreinte
S'abandonnait lascif à ma nerveuse étreinte
Sous l'alanguissement magique des accords.
L'or de tes cheveux blonds comme un sable de grève
Allumait à ton front son clair rayonnement
Et vainqueur je plongeais mes yeux insolemment
Dans tes yeux où j'ai mis un jour mon jeune rêve.
Ta lèvre s'approchait de ma lèvre, si près
Qu'à peine un fil de soie eût trouvé place entre elles ;
Sous ton corsage étroit frissonnaient tes seins frêles,
Sans mot dire, toujours vers toi tu m'attirais..."

Guy Ropartz est surtout connu comme compositeur. Il a laissé des œuvres pour orchestre, des mélodies. Curieusement aucune ne porte pour titre un prénom féminin. De même les autres compositeurs du terroir, Paul Le Flem et Pierre Thiélemans, organiste flamand installé à Guingamp, auteur de la Cantate des deux Bretagnes.

En 1888 également Maurice Barrès, dix-huit ans, est accueilli en Trégor par son ami Charles Le Goffic. Ils rendent à Renan une visite de dix minutes d'où naîtra sous la plume de l'écrivain lorrain : "Huit jours chez Monsieur Renan". Le Goffic et Barrès arpentent toute la cité, allant voir Pierre Zaccone, feuilletonniste célèbre, qui lança Locquirec. Barrès séjourne à Landrellec où il écrit ces lignes : « La Bretagne pittoresque s'émiette chaque jour, mais il est encore des filles bretonnes... En Bretagne les filles ont de grands fronts dégagés de cheveux et lisses ; des yeux profonds qui cherchent à plaire et qui sont timides... Elles ont d'ailleurs avec toute leur franche allure, jusque dans les derniers bourgs, une réserve virginale. »

En 1891 Narcisse Quellien (1838-1902), natif de La Roche Derrien, raconte avec poésie la simple histoire de Périnaïk, pauvre fille née non loin de Lannion, qui eut, comme sa grande sœur Jeanne d'Arc, des révélations. Obéissant à ses voix elle s'exila de Bretagne pour s'attacher à la fortune de l'héroïne française.

« C'est vers Gurunhuel, à quelques lieues de Guingamp, ou sur le Méné Bré qui domine tout le val trégorrois que Périnaïk vint bien des fois écouter le chant des voix aériennes. Ce qu'elle ouït sur ces sommets troublait son âme prédestinée ; dans ce paysage austère elle se sentait guérie de ses langueurs de jeune fille. Les sages disent que le cœur fait silence lorsqu'il croit dans la solitude entendre Dieu ». En ce temps-là le nom de la Pucelle frappait tous les échos ; l'exemple de la bonne Lorraine tenta la vaillante bretonne.

Il semble bien que Quellien ait volontairement confondu son héroïne avec Pierrone, bretonne de l'entourage de Jeanne d'Arc, brûlée vive le 3 septembre 1430 comme sorcière. Le journal d'un bourgeois de Paris relate sa fin tragique « le onzième jour de septembre, à un dimanche, furent prêchées au puis Notre Dame deux femmes qui environ demi an devant avoient été prises à Corbeil et admenées à Paris dont la plus aînée Pierrone estoit de Bretagne bretonnante ».

Six mois après elle expiait sur le bûcher le crime d'avoir eu des révélations et d'avoir eu une mission de Jeanne d'Arc.

Tous les historiens bretons se ligüèrent contre le pauvre Narcisse Quellien, qui avait lancé une souscription pour élever sur le Méné Bré un monument gigantesque à sa Périnaïk. Le projet avorta.

En 1892 dans la revue l'Hermine le Chanoine Jean-François Le Pon (1848-1898), barde Roitelet de Saint Yves, auteur du Cantique de Sainte Eliboubane, brocarda les Lannionnaises ainsi que le révèle sa Chanson de Fanch Koner, l'Homme à la vache salée :

« S'il te prend fantaisie, Fanch, de secouer tes puces
 Sur l'air de l'égalité,
 Tu trouveras ici des danseuses de tout âge et de toute condition.
 Il y a des vieilles dames, des bonnes, des demoiselles,
 Et le rebut des paroisses et des robes crottées...
 Les filles sages, s'il en trouve,
 C'est qu'elles auront bien sûr perdu leur chemin. »

Lannion en cette fin du XIX^{ème} siècle compte cependant bien des femmes vertueuses. Ainsi les dames de Kerinou, parentes du poète symboliste Auguste Mathias Villiers de l'Isle Adam, né à Saint Briec en 1838, mort à Paris en 1889, ayant eu des attaches à Lannion, Ploumilliau, Mael Pestivien, Locarn, etc. La famille Villiers de l'Isle Adam était apparentée à des kyrielles d'autres familles nobles : les Jégou du Laz, Trolong du Romain, La Lande de Calan, Pontravice du Heussey, etc.

La grand-mère de Villiers, Marie Françoise Daniel de Kerninou (1781-184?), épousa Charles Le Nepvou de Carfort. Une de leurs filles, Marie Françoise, née en 1811, fut la mère du poète. La soeur de cette dame, Madame de Kerinou habitait place du Marchallac'h. La grand-mère de Villiers faisait de grosses fautes d'orthographe : excentric, blée, etc. Malade elle nomma son mal dans une lettre : un long bagot. En 1846 le futur poète fut recensé, âgé de sept à huit ans, chez sa grand-mère. Une tante Kerinou fit face aux dettes laissées par le père d'Auguste-Mathias qui fréquentait l'église de « Brénévelé ». Le conte l'Intersigne fut inspiré à Villiers par un séjour chez son oncle curé de Ploumilliau.

Certaines publications relatives à Villiers peuvent laisser perplexe. C'est ainsi que la table analytique des très sérieuses Annales de Bretagne distingue Mathias Villiers, né en 1838, mort en 1889, donc à 51 ans, d'Auguste Villiers, son petit frère, né en 1840, mort en 1899, donc à 59 ans. Il s'agit bien sûr d'un seul et même personnage.

Emile Souvestre rapporte que lorsque le choléra s'abattit sur la Bretagne (1832) Lannion perdit en quinze jours le quinzième de sa population. Une Lannionnaise fit une césarienne à une morte. Mais elle mourut à son tour trois jours plus tard.

D'autres saintes femmes vécurent ou moururent à Lannion ou en Trégor :

- Ursule Taupin (1756-1794). Mère de deux enfants elle cacha à Tréguier durant la Terreur deux prêtres réfractaires les abbés Le Gall et Logeat qui furent guillotines à Lannion place du Marchallac'h. Le tribunal révolutionnaire de la ville condamna à mort Ursule Taupin qui fut guillotinée à l'âge de 38 ans à Tréguier.

- Aline de Rosanbo, de Lanvellec, épouse de Jean-Baptiste de Chateaubriand, frère du grand écrivain, fut guillotinée à Paris.

- Marie Juste (1782-1856), née et morte à Lannion osa, âgée de 12 ans, le jour de l'exécution des deux prêtres ci-dessus nommés, rapprocher leurs têtes décapitées de leurs corps. Fille d'un gondolier vénitien du roi Louis XIV elle devint la grand-mère de Charles Le Goffic.

- Marie Hyacinthe de la Fruglay (1808-1862), soigna les malades du choléra de sa commune natale Pleumeur-Bodou, fonda un hôpital à Morlaix, devint religieuse à Paris.

- Marie Madeleine Le Connat (1817-1897), née à Plounez, novice à Tréguier, soeur Marie Hyacinthe fut religieuse en Louisiane et à Brest.

- Gabrielle Le Yaudet de Brélévenez, religieuse, mourut au Proche-Orient.

Impressionné par ces destinées douloureuses Charles Le Goffic dédia un poème à ces

"Recluses" :

« O silence du cloître, ô repos, ô douceur !
Tendez-moi votre main, secourez-moi, ma sœur !
A matines, quand l'aube argente les verrières,
Que mon nom quelquefois passe dans vos prières.
Si nul être vivant n'y doit être nommé
Dites-le comme on dit le nom d'un mort aimé... »

Au XIX^{ème} siècle la majorité des femmes de Lannion se montraient éminemment vertueuses. Ainsi Henriette Renan (1811-1861), sœur aînée d'Ernest, née à Tréguier, mais qui vécut à Lannion de 1828 à 1830, où selon Le Goffic elle inclinait vers la vie claustrale ; elle faillit entrer chez les Augustines de Sainte Anne. "Délicate de santé", timide, languissante, mêlant au goût de la solitude un sentiment très vif des choses de la nature, elle réalisait ce type mélancolique de la jeune novice bretonne qui n'aspire qu'à l'oubli du monde et aux joies sombres de l'anéantissement en Jésus. L'éducation de son frère, qui avait douze ans de moins qu'elle lui fut comme une fraîche maternité. (ces propos sont de Léon Dubreuil)

Yves Lefebvre, juge d'instruction à Lannion, farouche anticlérical de La Terre des Prêtres, écrivit en 1922: Les femmes bretonnes devraient vouer un culte particulier à Henriette Renan qui fut admirable de pénétration et de dévouement au cours de la longue crise d'Ernest. Elle apparut comme un exemple achevé des plus belles vertus féminines de notre race, avec sa fermeté d'âme, sa douceur aimante et compréhensive, sa liberté d'esprit. On sait qu'Henriette, accompagnant son frère en Proche Orient, y mourut en 1861.

Né à Pleubian en 1863, instituteur à Calanhel, ami d'Anatole Le Braz qui lui consacra une conférence Simon Le Beaudour célébra la Grève Blanche. Ainsi les pêcheuses d'ormeaux.

« Sur les lèvres un rire éclate. Elles vont
Les cheveux au vent, les jupes troussées,
Et de loin on voit leurs sabots qui font
Dans les flaques d'eau des éclaboussées.
Plongeant les deux bras, par les flots mordus
Dans les profondeurs sombres des crevasses,
Et les doigts crispés sur les crocs tordus
Elles vont, pêchant les ormeaux vivaces. »

Il eut aussi, peut-être plus jeune, des emballements proches de ceux de Guy Ropartz et Le Goffic :

« Ecoute, je suis las de t'aimer en tremblant
Et je veux une fois poser sur ton bras blanc
Mon front alourdi par les fièvres.
Sur ton épaule ronde où pleuvent tes cheveux
Et sur tes seins polis qui bondissent, je veux
Une fois promener mes lèvres. »

Eh bien, moi qui ai été médecin trente-cinq ans, plus sept ans d'études, je n'ai pas eu le privilège de Simon Le Beaudour. Je sais bien que pendant que mes patientes se déshabillaient ou se rhabillaient non loin de moi, ou dans une petite pièce voisine

— pas la salle d'attente, une salle de radio et de soins
— je regardais ailleurs.

J'avoue maintenant que je regrette de n'avoir jamais vu de seins, polis ou non, bondir. Il faut croire que je ne suis pas assez poète. Cette observation m'a permis de comprendre pourquoi tant d'hommes du Trégor arborent des yeux au beurre noir.

Si l'on se penche sur l'histoire de la littérature bretonne, comme le fait Sophie Souquet, de Paimpont, qui rédige actuellement une thèse de doctorat ès-lettres sur le barde Taldir-Jaffrennou, de Carnoët, on s'aperçoit que ce goût de l'érotisme discret des poètes des années 1890 peut trouver sa source chez plusieurs auteurs

romantiques bretons et particulièrement quatre d'entre eux nés entre 1802 et 1811. Curieusement trois se prénommaient Hippolyte, prénom peut être prédestiné : La Morvonnais, Lucas, de Lorgeril. Le quatrième se prénommaient Evariste : Boulay-Paty. C'est sans doute parce que ces prénoms ne se donnent plus de nos jours que l'érotisme discret a disparu au profit de la pornographie ostentatoire et crue.

A la même époque les Sones ou chants bretons plaisants et animés brûlaient souvent des mêmes flammèches.

Albert Clouïart, né à Rennes en 1866, fut peintre durant 44 ans. Il y a quelques années ses tableaux savamment promus séduisirent le public. En 1892 il publia un Tro Breizh et des poèmes. Ami de Maurice Denis il fréquenta la côte et la campagne trégorroises. C'est ainsi qu'il évoque un moulin. Pendant que le meunier surveille le travail des meules.

"La meunière et Jean le garçon
Parmi la neige des farines
Mêlent leurs lèvres purpurines.
Le baiser sonne à l'unisson
Le moulin chante sa chanson."

Bien sûr l'image est plaisante. Elle fait penser au duc d'Aiguillon, gouverneur de Lannion au XVIII^{ème} siècle qui aimait retrouver dans un moulin de Perros une accorte meunière. Cependant, au titre d'ancien médecin, je ne peux que déconseiller ces pratiques. S'embrasser dans la farine, je ne dis pas une fois mais fréquemment, peut entraîner des allergies sévères provoquant sclérose pulmonaire, diminution de la capacité respiratoire, accès de dyspnée. Mesdames, Messieurs, faites-le savoir autour de vous. Pas de baisers dans la farine, fût-elle de blé ! Je ne veux pas imaginer ce qui se produirait à la suite des baisers renouvelés dans les farines animales.

Puisque nous avons dit qu'Albert Clouïart avait été peintre, nous nous permettons de regretter que fort peu de peintres trégorrois de naissance ou d'adoption, tels Louis Baader, Maurice Denis, Georges Cornélius, Sabbagh, nous ont laissé des portraits de Femmes de Lannion. La ville a toutefois exposé une grande toile de Théophile Salaün représentant quatre trégorroises en coiffe. Consolons-nous en songeant que les superbes saintes de la chapelle de l'Institution Saint Joseph ont peut-être été inspirées à Xavier de Langlais par des femmes du Trégor.

Albert Clouïart décrit par ailleurs la dérobee de Lannion et les femmes en fête : « Il y a d'exquis pâtisseries à Lannion et les Lannionnaises sont friandes de gâteaux comme les chattes de lait. Rien n'est délicieux comme de les voir grignoter sur la nacre fraîche de leurs quenottes des feuilles de palmier et des tartes aux fraises délicatement tenues du bout de leurs doigts roses ou de lamper avec des lenteurs de gourmets et de frivoles extases dans les yeux, des glaces à la framboise. Les Lannionnaises sont gourmandes. Hélas ! elles ont beaucoup d'autres défauts, mais des défauts plus charmants que bien des grosses vertus. En outre elles sont gaies, rieuses, avenantes, toute grâce et enchantement, tendres aussi me suis-je laissé dire, jolies, je crois m'en souvenir, coquettes toujours, je puis l'affirmer. »

En 1893 René Bazin publia Madame Corentine, roman. Cet auteur angevin disait que le sang léger des Lannionnaises les poussait au plaisir. Elles adoraient danser. Et quand approchait l'époque des pardons, de celui de la Clarté, ou même de ceux de Pleumeur, Trébeurden, Loguivy, elles y songeaient des semaines à l'avance et demandaient à leur père : « Et si nous y allions ? Et ils y allaient tous deux, elle et le père, lui serré dans sa veste bleue de marin qui avait des boutons marqués d'une ancre, et elle en robe claire avec son châle long, gris perle, à frange de soie, sa coiffe de fête qu'elle portait si bien, sa chevelure d'or nattée sous les bandeaux qui encadrent le visage et se redressent en touchant l'épaule comme un bord de coquille... Les jeunes filles de la ville ou des landes voisines folles de danses et de toilette viennent chercher un fiancé ou montrer leurs bijoux d'accordailles. C'est là qu'il faut voir, sous la coiffe d'apparat deux rouleaux de mousseline allongés en cornets, les jolis cous bretons minces comme des tiges de fleurs, et les grandes boucles d'oreille d'or, et les tabliers de soie, et cette manière de marcher qu'ont les belles Lannionnaises, en balançant les franges de leurs châles et la tête en arrière... Lors de ces fêtes il fallait voir les châtelaines avec leurs maris, accourus des vieux châteaux perdus dans les blés noirs... les officiers de marine en uniforme de la flotte aux manches galonnées, car maistrance se marie volontiers en Lannion... »

Madame Corentine se déroule en partie au baigne de Lannion, les galères de la corderie.

Vers 1896 le bon poète bressan Gabriel Vicaire, dont nous avons commémoré en septembre 2000 le centième anniversaire de la disparition était avare de ses pas. Plutôt que de partir à la recherche des plus jolies

femmes de Ploumanac'h il peignit, en vers, celles qu'il avait sous la main, par exemple sa bonne hôtesse de la Clarté, la mère Aimée :

« Et voici tout flambants les maîtres de l'auberge,
L'accorte cuisinière en grand coqueluchon,
Zéphyrine qui rit, longue comme une asperge,
Stanis, la jeune Aimée et le petit cochon.
Mais le meilleur de tout c'est la joyeuse hôtesse
Avec ses yeux rieurs et son teint coloré ;
La bonne grosse mère ! et quelle politesse
Quand d'aventure un gars s'est trop désaltéré ! »

On peut constater que sans s'être concertés les auteurs du Trégor se sont livrés à une étude sociologique globale des femmes du cru. Tous les milieux y sont dépeints.

Anatole Le Braz (1859-1926), en ces mêmes années 1900 décrivit Lannion : « Sur le quai, face aux hautes vergues des navires en chargement, la fille de la taverne n'a pas froid aux yeux, étant lannionnaise, et les propos des marins ne sont pas pour l'effaroucher. Leste et prompt, le verbe vif comme l'allure, elle s'empresse à l'appel de chacun promenant d'une table à l'autre son nez retroussé, son teint palot, ses bandeaux bouffants, sa coiffe légère... avec son corsage à basques sur sa jupe d'indienne à pois clairs elle joue volontiers la demoiselle presque à l'orée de la bourgeoisie. Dès qu'elle a satisfait aux exigences de sa bruyante clientèle elle se retire dignement à l'écart, feint de reprendre son tricot interrompu. Mais c'est le tricot de Pénélope. Elle s'y applique, faute de mieux, en attendant le mari de ses rêves qui navigue encore dans les lointains de l'avenir, sur quelque mer inconnue... »

A l'époque certaines femmes se conduisaient mal. Ainsi à Caouennec la femme du forgeron Fanchi, également cultivateur. Il aurait pu être aisé. Malheureusement sa femme était un puits de dépense ; elle passait son temps à commérer d'auberge en auberge et à payer du micamo-café salé avec du lambic à toutes les Jeannettes du voisinage. Elle alla jusqu'à voler trente francs à son époux. Consulté Saint Yves de Vérité la condamna.

A la même époque les filles de Pommerit-Jaudy avaient la réputation d'être de fines danseuses de nuit.

Mona Paranthoën, couturière de Penvénan alla jusqu'à voler une bague à un noyé capitaine de navire enterré dans le sable. Pour ce faire elle trancha l'annulaire du mort avec ses dents, mais sa bouche s'emplit bientôt de pus.

Par contre Le Braz ne manqua pas de rendre hommage à ces conteuses issues du peuple, quasi illettrées, mais dotées d'une mémoire fabuleuse : Louise Bellec, de Penvénan ; Barbe Tassel, de Plouaret ; Maharit Philippe, de Pluzunet :

« Vieilles aux yeux fanés, pèlerines du rêve
Vous m'avez par la main conduit vers l'autre grève ;
Le navire enchanté nous a pris à son bord...
J'ai refait avec vous vos sombres traversées
Et vu se coucher, pâle au fond de nos pensées
L'astre apaisant et pur des pays de la mort. »

Lise Bellec et Maharit Philippe étaient néanmoins très instruites, et droites, alors que selon un étudiant de Le Braz l'épicière du bourg de Penvénan sentait jusque dans le confessionnal, si l'on en croyait le curé.

Anatole Le Braz explique que l'homme qui savait le mieux parler aux femmes était le cloarec, ou clerc, étudiant se préparant au sacerdoce qui passait ses vacances dans sa famille rurale. Il redevenait alors paysan. On le retrouvait aux champs et sur les routes fleuries des pardons.

Souvent il y renouait amitié avec sa douce d'autrefois. Oh ! c'étaient de discrètes amours, sans racines bien profondes, une sorte d'idylle de vacances qui s'achevait sans éclat, à moins que la jeune fille délaissée ne mourût de désespoir et alors le clerc, devenu prêtre se donnait garde de lui survivre :

"On les couchait dans la même tombe
Puisqu'ils n'avaient couché dans le même lit."

Cependant un cloarec nommé Prat savait ensorceler les gens et passer par le trou de la serrure pour rejoindre ses maîtresses.

Les filles aimaient ces clercs avec trouble, parce qu'ils avaient une façon à eux de conter fleurette, qu'ils n'étaient ni rustres ni balourds, qu'ils savaient l'art de chanter leur douce en multipliant les métaphores. Nous devons à ces clercs, dit Le Braz, les meilleures de nos chansons d'amour quand elles ne sont pas gâtées par une grotesque pédanterie.

Avant et après 1900 François Jaffrenou (1879-1956), natif de Carnoët, barde breton sous le nom de Taldir, front d'acier, organisateur assidu de rencontres inter celtiques (Gorsedd de Saint-Michel en grève en 1900, de Plestin en 1927 ; Eisteddfodd de Cardiff en 1899) fréquenta fréquemment le Trégor côtier et Lannion. Est-ce l'ambiance sensuelle décrite par Le Goffic qui l'inspira ? toujours est-il qu'il dédia des vers bretons, traduits par lui-même en français à la harpiste galloise Maggie Jones qui vint jouer en Trégor en 1910. Ainsi l'autre chant que chantait Maggie (1903) :

« Maggie, joue-moi sur ta harpe !
N'entends-tu pas le vent ?
Maggie, joue-moi un air nouveau
Car mon âme est triste énormément.
Maggie que ta main légère
Courre sur les cordes droites de ta vieille harpe
Sonne pour moi, sonne pour moi un air joyeux.
Il faut rire, Maggie, aujourd'hui.

Ce matin quand nous étions dans le bois
Comme un lièvre tu t'enfuis
Mais quand tu tombas sur la terre
Mon bras aussitôt te releva !
Alors tes deux mamelles comme deux fruits
Soulevèrent ta poitrine tressillante.
Depuis je suis soudain devenu triste.
Mon esprit fou rêve. »

On peut penser que le jour où il traduisit ce poème Taldir avait égaré son dictionnaire des synonymes. Notons toutefois que le terme mamelles, s'agissant des femmes, était employé au XVI^{ème} siècle, ainsi qu'en témoigne une inscription sur un vitrail de Moncontour.

Taldir nous livre aussi les tranches du Sabotier amoureux :

« Frappe, ma hachette, frappe le bois pour tailler un joli sabot.
Pour tailler de jolis petits sabots pour les petits pieds de Françoise
Voici faits le dessus et les côtés ; en vérité ce seront les plus beaux sabots du pays...
Mais quand les sabots seront aux pieds de Françoise Kervenno
La fille ne pensera peut-être pas au sabotier qui les a faits,
Au sabotier qui l'aime et qui mourra de douleur. »

Vers 1907 Anatole France rédige son *Ile aux Pingouins* qui conte les événements survenus en Armorique à la suite de l'arrivée de Saint Mei. L'auteur a séjourné dans le Trégor. Un membre de l'ARSSAT, association culturelle bien connue, détient une affiche où le vieux sage, réputé pessimiste, vante les femmes de Lannion :

"Sous leur coiffe blanche
Et dans leur robe noire
Les femmes de Lannion
Sont d'une exquise beauté.
Leur teint pâle
Leur démarche austère,
Le bandeau qui couvre à demi leurs cheveux

Les font ressembler à des nonnes ;
 Mais brunes aux yeux bleus
 Elles ont aux lèvres un sourire mystérieux
 Qui prend le coeur."

Selon Dupont-Ferrier en 1912 la forte personnalité des femmes du cru tenait à la profession de leur mari. En Argoat la sujétion de la femme à son mari est forte. Même s'il court les foires, ses absences sont plus rares et moins longues que celles des marins. En Argoat hélas la femme est une couveuse d'enfants, la première domestique. En Armor, et surtout dans les ports, ce qu'était Lannion à l'époque, les femmes ont toujours été plus indépendantes : elles ont appris à se passer du consentement de leur mari pour acheter ou vendre. En 1912, dit l'auteur, Pleumeur-Bodou, Trégastel, Perros-Guirec ne relèvent plus de la France inconnue en raison de la faveur que le public accorde depuis quelques années aux plages lannionnaises.

Et Le Goffic d'ajouter : « Cette race étrange que le bonheur rend triste et qui n'est vraiment à l'aise que dans le remâchement du passé... flotte perpétuellement entre le regret et le désir... Les Bretons sont une race femme, avec toutes les séductions et toutes les contradictions du tempérament féminin : élans passionnés, grâce rêveuse et mélancolique, spiritualité, finesse, désintéressement, goût de l'aventure sentimentale, horreur de l'action réfléchie et continue, utopisme, inconstance, fragilité. Les bretons sont d'incurables idéalistes. »

A cette époque Le Goffic écrivait de Lannion : "Ces petites villes de Bretagne sont des pelles au bois dormant ; le Temps y replie ses ailes ; les âmes y macèrent dans je ne sais quel nard d'irréalité... " C'est beau d'être savant ! Je suis demeuré perplexe devant ce nard peu euphorique : eh bien le nard est une valériane celtique. — Voulez-vous un plant de nard pour planter chez vous devant votre maison ? Mes nards sont bien plus beaux que ceux que vous trouverez dans le commerce... Il est de bon ton de nos jours de dénigrer les poètes de la Belle Epoque. Eh bien même si son évocation sublime des femmes de Buzulzo est oubliée, au moins nous restera-t-il de Le Goffic son nard d'irréalité, n. a. r. d.

Durant toute sa carrière littéraire Charles Le Goffic se plut à peindre les femmes de Lannion et alentours. Dans ses romans Madame Ruguellou, la Payse, le Crucifié de Keraliès, il a peint des types de bourgeoises sans scrupules, des paysannes naïves. Mais c'est peut-être dans ses poèmes que l'on trouve les images les plus mémorables. Telle cette Bretonne :

« Même dans son printemps la langueur de l'automne
 Et des candeurs d'Avril jusque dans son déclin,
 Sous l'arc conventuel de sa coiffe de lin,
 Des yeux où l'on dirait que l'océan moutonne
 Et qui prennent soudain des fixités d'étang,
 Je ne sais quoi de virginal et d'inconstant
 Où Merlin se déchire, où se pâme Tristan :
 C'est Viviane avec Yseult — vous, ô Bretonne »

A une autre femme il dédie ces deux vers — et beaucoup d'autres - :

« Ta bouche est comparable à la rose trémière
 Les abeilles prendraient tes yeux pour doux jasmins. »

D'une troisième, en fait une femme âgée, il écrit :

« Elle a nom Angélique Auffret. Elle vit seule.
 Vous n'imaginez pas le charme de ses yeux
 Tour à tour ingénus, tendres, malicieux,
 Mais de cette malice où n'entre aucune haine.
 Leurs deux gouttes d'eau bleue étincellent dans l'ombre.
 Que dirions-nous ? Ce sont ces yeux que je viens voir,
 Ces yeux d'aube, restés auroraux dans le noir...
 Le visage est rugueux, le teint brouillé d'ictère...
 Le corps à chaque pas, se voûte un peu plus. Eux,
 Dans ce désastre universel demeurent, bleus !
 Elle est bien symbolique de la Bretagne
 Cette aïeule aux yeux d'enfant. »

Le Goffic aimait bien les néologismes imagés. Ainsi dit-il de la Veuve Rouzic, bonne pour le pauvre petit jean Daoulas :

« La divine charité
Met un rayon de beauté
Sur sa face qui trognonne. »

En 1919 hélas Charles Le Goffic fut personnellement crucifié par la mort accidentelle de sa fille Hervine âgée de 17 ans. Ils sont tous deux enterrés dans l'unique tombe du cimetière de Trégastel-bourg. Un médaillon du célèbre sculpteur Bourdelle reproduit les traits de la jeune fille pour qui le poète composa le Treizain de la souffrance et du déchirement :

« Sous les violiers, dans le matin chaste
Voici l'enclos cher, l'enclos familial
L'humble cimetière aux tombes sans faste
Avec son mur bas et son échelier.
L'échelier vacille et le mur fait boule
Mais la mer au loin blanchit dans le raz
Au rythme des feux, au chant de la houle,
C'est ici, mon cœur, que tu dormiras.
La mer du Trégor, féerie éternelle
Dont tu caressais tes yeux chaque été ;
Ici tu seras encore tout près d'elle,
Près d'elle, mon cœur, pour l'éternité.
Aux jours d'équinoxe où l'horizon fume
Et balance au vent ses âcres parfums,
Les chevaux de mer cabrés dans l'écume
Feront jusqu'à toi bondir leurs embruns
Du rauque gosier de quelque palombe
Parfois te viendra l'appel assourdi.
Entre ce pays et toi dans la tombe,
C'est ainsi que tout ne sera pas dit. »

Historien né à Lannion Alain Raison du Cleuziou publie en 1914 : La Bretagne de l'origine à la Réunion.

Il y explique qu'un chef de Domnonée, Ausoch, de race royale, avait une fille parfaitement belle nommée Prizel. Selon la coutume elle servit à table le Prince de Domnonée. Pendant ce temps ses compagnes s'empresaient autour des guerriers (pour quoi faire, ce n'est pas dit). Juthaël, autre grand seigneur de Domnonée, rêva la nuit suivante de la beauté pleine de grâce de Prizel et demanda à Ausoch de lui donner sa fille pour épouse. Elle fut la mère du saint roi Judicaël.

A cette époque les auteurs les plus sérieux tels Armand Dayot (1851-1934), célébraient les femmes du Trégor : - C'est là, à Loc Envel, dans ces solitudes des Monts d'Arrez à travers les ombres humides du Bois de la Nuit que nous rencontrons la belle fille aux yeux doux couleur fleur de lin qui rougit sous la persistance de notre regard et dédaigne de répondre à notre salut. (Le long des routes).

En 1923 François Ménez, né à Saint Clet, publie un roman, L'Envoûté :

Marie-Rose était la servante de Coadic Huel. Tendre et jolie comme un badisier de Pâques, attirante de toute la fraîcheur de ses dix-huit ans nouvellement sonnés, elle était endurente comme pas une et ne rechignait pas à la besogne.

D'où Marie-Rose venait, personne, ni peut-être la jeune fille elle-même n'aurait pu bien exactement le dire. Sans doute n'avait-elle pas toujours vécu dans ce milieu des champs. Cela se sentait à je ne sais quoi de libre, de déluré de sa personne qui ne se trouvait pas chez les paysans d'alentour ; cela se devinait à ses manières plus dégagées ; à son parler plus doux, plus chantant qui faisait tinter les syllabes comme des bondissements d'eau vive sur les pierres.

D'après les on-dit, sa mère qui habitait le bas-quartier de Ru-Stang à Guingamp aurait pratiqué toutes les espèces de trafics impurs avant de finir on ne savait trop de quelle façon. Marie-Rose était fraîche à souhait, gonflée de vie, comme une fougère de mai.

En 1923 également s'exprima André Bellesort (1866-1942), né à Laval, mais qui avait bien sûr suivi à Lannion son père qui fut proviseur du collège pendant dix-huit ans. Ami de Charles Le Goffic, Bellesort écrit *Le Collège et le monde*, où quelques pages sont consacrées à Lannion :

- Lorsque j'eus quatorze ou quinze ans il ne restait plus un pavé de Lannion qui ne fut romantique. On y fêtait les trois jours de Carnaval ; et je m'en rappelle un qui fit quelque bruit : deux masques du haut d'un cabriolet déployaient une longue banderole où on lisait « O tempora, ô mores ! Beau temps pour la morue ! » Ces deux jeunes masques étaient le futur académicien Charles Le Goffic et son frère. Je me promenais dans la foule avec mon père quand il rencontra le Président du Tribunal, un honorable humaniste : « Vous avez des élèves, Monsieur le Principal, dit-il, qui manquent de déférence envers Cicéron. Que vient faire la morue ici ? Cette jeunesse est bien irrespectueuse. »

La campagne, dit ailleurs Bellesort, commençait presque à la porte du collège... « Devant la porte d'une grande ferme un puits lavait et rafraîchissait tout le quartier. Deux fois par jour des femmes et des jeunes filles venaient bibliquement y remplir leurs cruches. On y voyait souvent une femme d'un certain âge, mince, presque émaciée, dont la figure était intelligente et douce. C'était la femme du fermier, la mère d'une très nombreuse famille d'où sortaient des cultivateurs, des médecins, des membres de l'enseignement, tous de maîtres hommes et de maîtresses femmes. Dans sa douzaine de garçons et de filles l'intellectuel alternait avec le paysan. »

La femme du louvetier, petite figure ridée et rose, toujours en noir, allait à la messe tous les matins. On la disait très bonne pour les pauvres et il y en avait continuellement à sa porte.

On lit fréquemment que Charles Le Goffic a été l'unique académicien lannionnais. Eh bien non! André Bellesort, lannionnais d'adoption et de cœur, poète, romancier, grand voyageur, le fut aussi, cinq ans après son ami d'enfance, donc trois ans après le décès de celui-ci.

En 1925 le trop méconnu poète baroque Pierre Guéguen (1889-1965), né à Perros, enfant à Loguivy-Plougras, critique littéraire aux *Novelles Littéraires*, ami d'un grand nombre d'artistes dont Le Corbusier qu'il mena en Bretagne, publia « Arc en ciel sur Domnonée », où il dépeint, entre autres, la bourgeoisie lannionnaise :

- Des quatre sœurs Troadec, filles de l'ancien notaire, seule Mimi la benjamine se maria. Les trois autres s'en trouvèrent un peu mariées, non que leur beau-frère les violât ou même les courtisât le moins du monde ; mais enfin cela faisait un garçon dans la maison. Elles le gâtaient et se laissaient commander par lui. S'il lui arrivait de sortir avec l'une, celle-ci rayonnait, et les autres se sentaient délaissées.

Quand la jeune femme fut enceinte, elles faillirent toutes trois devenir grosses, à force de se mettre à la place de la pauvre Mimi.

Pierre Guéguen évoque ailleurs le petit train de Lann Huon s'enfonçant dans les sarrasins rouges... Des fermières, les jeunes filles surtout, bonjournent le train au passage. Elles aiment bien ce cheval de fer qui les mène à la ville. Elles sont heureuses car demain c'est 14 juillet, donc ! Avec leurs joues poupines, rouges et brillantes, elles font penser déjà aux illuminations.

Sur la plage villageoise de ports proches il rencontre toutefois des égéries moins engageantes :

« Des femmes-buffets offrant à deux battants
Les miches de l'amour, les pommes et le lait. »

En 1935 Lydia Frazer, étudiant l'œuvre de Le Goffic, écrit : "Lannion a beaucoup de distinction. Le site en est idéal."

A cette époque les autochtones désignaient l'un des deux quartiers de la ville par une appellation féminine. Sous la ville haute dite la Cordée s'étalait la ville basse, dite Marie d'En bas

Marie Surcouf née à Lannion en 1872 et qui devait vivre cent ans et huit mois publia dès 1893 des vers, puis de 1900 à 1948 seize romans sentimentaux : *Deuil de cœur* ; *Mirage d'amour* ; etc. sous le pseudonyme de Robert Nollis. Elle fut l'épouse de Charles Meunier, ingénieur et homme politique briochin.

Edouard Olivro, né à Lannion en 1921, situe à Louannec et Lannion son roman « Picou, fils de son père », paru en 1982, mais dont l'action se déroule dans les années 1932-1935. Durant ses vacances à Louannec

Picou, constate soudainement qu'il en pince pour sa cousine Marie-Rose, 14 ans, teint de pêche, regard frêle, chevelure lisse et blonde. Sous l'œil complice de la lune Picou attendrit l'adolescente en interprétant langoureusement à l'harmonica : La belle de Cadix ; Parlez-moi d'amour ; Joseph est au Brésil. Marie-Rose pousse des soupirs profonds et répétés. Ils se jurent une tendresse éternelle et font des projets de mariage. Ils décident toutefois d'attendre quelques mois avant de prévenir leurs parents. Picou écrit des vers à sa dulcinée.

Bientôt hélas ils doivent regagner leurs collèges de Lannion. Picou ne travaille plus. A la fin du trimestre il est classé 31^{ème} sur 33. le 31 mars il sera dernier. C'est alors qu'il reçoit une lettre de l'objet de sa flamme : - Mon cher Picou. C'est fini. J'aime Léon. Ce n'est plus avec toi que je veux me marier. C'est avec Léon... Le pauvre Picou se sent envahi d'un chagrin éternel. Il brûle photos et mèches blondes. Au terme de cinq journées d'atroces souffrances, il comprend qu'il a définitivement oublié l'ingrate jouvencelle. Le voilà prévenu : il saura désormais à quoi s'en tenir sur les filles du Trégor.

En 1933 Henri Pollès (1909, Tréguier —1994) publie son roman Sophie de Tréguier. Il y évoque Lannion, Plougrescant, le pardon de Minihi-Tréguier : - Les garçons étaient assis sur un talus et on pense bien qu'ils n'avaient rien oublié de ce qui pouvait les présenter à leur avantage. Et les filles défilaient devant eux comme passant la revue, les filles des fermes riches comme les pauvres domestiques également dans leurs plus beaux atours, avec leurs châles brodés jusqu'à l'épingle.

Sophie voudrait en particulier le bouquet de Trélévern le jour de l'après pardon de Pâques. Ce n'est pas décent pour une jeune fille de la ville d'y figurer, mais elle se contentait de regarder d'un peu loin. Et voici qu'elle rêve d'un grand bouquet où le grand capitaine, un peu par jeu, mais peut-être tout de même la cherchant dans tout le pays, se serait mêlé aux paysans endimanchés. Elle l'aurait reconnu tout de suite ; il l'aurait devinée du premier regard et sur un signe de plein accord tacite ils auraient quitté la fête pour aller recevoir et ensemble étreindre le bouquet de la vie...

En 1936 un nommé Yves Le Fibloc, dont j'ignore les fonctions, écrivit ces lignes qui crèvent le cœur : - Le premier des avantages du train est de mettre Le Yaudet à la portée des Lannionnais. C'est une mesure d'hygiène publique contre leur crasse légendaire... Nous remarquerons que ce critique acerbe ne parle pas des Lannionnaises. A Saint Brieuc au XIX^e siècle Félicité de La Mennais avait écrit la même chose des briochins, affirmant que sur le rivage de la Manche leur crasse forme un dépôt alluvionnaire de plusieurs kilomètres.

Comédienne et auteur de pièces en breton Maria Prat, née en 1906, est ainsi présentée par Roger Laouénan : « Fidembie, on va encore causer de Maria bientôt. Celle-là c'est vrai, depuis le temps qu'elle est célèbre, elle méritait une médaille ou quelque chose, même en chocolat... Maria elle va recevoir un prix avec des gens qui vont venir de loin. Daupred a vo, Maria, il est arrivé temps de repasser ta grande coiffe d'aweler ton châle. »

Autre femme du Trégor, poète en langue bretonne, Anjéla Duval, du Vieux Marché.

Dans les années 1960-1970 Jeanne Bluteau, née en 1916 à Audierne, Finistère, fut professeur à Lannion. Elle publia alors "Les chemins de Lannion" ouvrage que nous n'avons pas encore pu lire en bibliothèque. Il y a quelques années au château de Trévarez l'Association des Ecrivains bretons avait honoré Jeanne Bluteau.

Durant le troisième tiers du XX^{ème} siècle, Roger Laouénan, né en 1932 à Ploulec'h, par ailleurs romancier et historien de la guerre 14-18, tint durant vingt-six ans dans le journal Le Télégramme une chronique intitulée Le café du marché, où il rendait compte des commentaires qu'apportaient aux événements urbains et périphériques de la ville de Ker Iannouon quelques commères qui avaient nom Maïvon et Henriette, de Buzulzo ; Soeiz Galoche de Perros : « Henriette et moi — c'est Maïvon qui parle- on a décidé d'aller boire notre coup de jus chez Georgette gez à Buzulzo. Depuis le temps qu'on la connaît, celle-là, oh ma Jesus benniget, on l'a toujours vu derrière son bilig à faire des crêpes. Et sans faire de chiqué, comme si tu étais chez toi. Tu peux causer tout fort si tu veux, klakener avec Georgette et faire du bruit à flouper ton lez ribot. Et avec ça Georgette elle est restée une plac'h chik, stipée et toujours bien peignée. Hopala faut pas la confondre avec une loustron quelconque. Ah non! »

A plusieurs reprises Roger Laouénan, évoque une consœur en littérature : Suzanne gez, une vieille copine de Pontre, elle arrive à fourrer son nez partout. « Fi dem bie, celle-là n'est pas spontik, et elle trouve toujours le tu mat pour attraper les journalistes. Vas-y hardi, Suzanne. Des comme toi y a plus beaucoup, à part Marie des sklierou Berlevenez... »

Dans cette chronique Le café du marché les lecteurs apprenaient toute sortes de petites nouvelles mettant en scène les femmes de Lannion et alentours : « z'avez pas vu aussi qu'on a volé à Berlevenez 33 slips et 3 soutien-gorge qui étaient en train de sécher sur un fil à linge ? Ma aussi donc c'est quand même avoir la main basse. Mac'hat que le voleur c'est un antirévolutionnaire. Parce que cui-là on peut pas dire maintenant que c'est un sans culotte. »

On me pardonnera la fatuité qui fut mienne quand je me retrouvai dans la chronique de Laouéan : « Faut aussi que je vous dise que ma vieille copine elle est loc'h toutt depuis que Edmond gez, un ancien médecin à la retraite, il a marqué dans un petit journal de la rive droite que sensément d'après Charles Le Goffic, autrefois, les filles de Buzulzo, il n'y avait pas plus belles qu'elles dans toute la région. Ca a peut-être changé depuis, mais c'est bon à savoir. »

Notre confrère contemporain Joseph Jigourel rend compte des apparitions qu'une jeune fille de dix-huit ans révéla, celles, non pas de la Vierge, mais de Marie Coat-frec : « Alors tout d'un coup je l'ai vue, elle était là au milieu de la route... Ma Doué ! glacée que j'étais...

Je n'ai jamais vu une femme aussi belle ! Elle avait une longue robe blanche qui ne cachait pas ses pieds, je les ai vus, ils étaient nus, elle n'avait pas de sabots ni de souliers, ni rien !

Sa figure était très belle, ses yeux surtout, elle avait de longs cheveux blonds qui tombaient dans son dos et venaient de chaque côté de ses épaules ; ils étaient jaunes et ils brillaient à cause de la lune ; on aurait dit de la lumière... » On la retrouva morte en 1947.

Depuis les années 1982-1985 avec Edouard Ollivro, Roger Laouéan, Patrick Ordas, Lannion et le Trégor ne semblent plus avoir inspiré les romanciers, ce qui nous paraît dommageable.

Par contre avant et après cette transition XX^e - XXI^e siècles se sont fait ou se font entendre bien des poètes, outre ceux déjà cités ; ainsi Jean-Marie Le Sidaner ; Jeannine Le Sidaner ; Marie Keruzoré ; Yves Nicolas ; Denise Le Dantec ; Alain Jézéquel ; Yvon Le Men ; Erwan Picard. Nous choisirons pour représentante de cette confrérie : Jeanine Deniel, poète contemporain habitant Louannec, car elle nous semble incarner la femme du Trégor de l'an 2000, ardente, sincère, expressionniste. Ainsi dans Passion :

« Aux rives de ma vie meurent mes souvenirs
 Fantômes qui s'affolent !
 Car ma vie suit son cours et se creuse un passé,
 Où s'accroche, herbe folle,
 Ton unique pensée,
 En cri, en larme, en joie, en ultime avenir
 Oh pourquoi tant de peine et si peu d'espérance ?
 Au nom du droit d'aimer tant de murs effrayants,
 De refus douloureux, de sanglots retenus...
 Même mille diamants
 Ne te remplaceraient dans mon cœur mis à nu
 Par des ans de souffrance... »

Assurément il était impossible de citer tous les auteurs qui ont pu évoquer les Femmes du Trégor.

Je me permettrai de terminer par une citation d'un auteur qui fut trégorrois pendant son enfance, qui l'est pendant sa vieillesse, après avoir été haut-cornouaillais pendant sa maturité. Il consacra le dernier chapitre d'un roman non encore édité à une méditation au cours de laquelle il s'aperçoit qu'il a laissé défiler, filer plusieurs décennies sans imaginer que la femme qu'il aima toute sa vie aurait méritée d'être davantage et mieux chantée par sa plume désinvolte et vagabonde. Possesseur d'une merveilleuse mais minuscule photo, il ne songea à la faire agrandir que quarante ans après l'année où elle fut prise. Affluèrent alors mille images de ce passé. La noblesse du port de tête du modèle ; l'élégance de sa démarche ; la grâce de ses poses spontanées ; la perfection de ses traits ; la pureté, la suavité, la sensualité discrète et secrète de ses yeux grands ouverts sur le bonheur de vivre eussent dû bien plus tôt l'inspirer littérairement. Sans que lui vienne l'idée de la faire portraiturer il avait vécu près d'une femme qui eût ravi Ingres et Chassériau, aussi belle, aussi somptueuse, aussi digne que Madame de Sennonnes ou Mademoiselle de Caban'us... Monsieur Dieu, Seigneur si vous préférez, vous qui savez tout faire, vous ne voulez pas appuyer sur le bouton Return de votre machine jusqu'à

la date du 23 mai 1959 ?... Ce n'est pas possible ?... Ah ! Permettez-moi de vous dire poliment, respectueusement, aimablement que vos services devraient être plus efficaces...

Je vous laisse deviner qui est cet auteur et cette femme du Trégor.